

QUINQUAGESIME 2017

Dans 50 jours exactement, nous fêterons Pâques. C'est le sens même du mot *quinquagésime*. L'institution de la quinquagésime, au début du 6^e siècle, qui existe aussi dans les liturgies orientales, a conféré à la préparation de Pâques une longueur égale à sa célébration solennelle que clôt la Pentecôte : 7 semaines. Le temps de la quinquagésime est ainsi, en quelque sorte, le miroir du temps pascal : aux 50 jours de joie qui s'enracinent dans la résurrection du Seigneur et qui voient la plantation de l'Église sur la terre, correspondent 50 jours de jeûne et de pénitence, destinés à nous faire mieux prendre conscience du renversement sidérant qu'opère le Seigneur en ressuscitant son Fils par la puissance du Saint-Esprit. Pendant 50 jours nous nous rappelons que la terre est dévastée, en deuil, depuis que les portes de l'Eden ont été fermées, et que la descendance d'Adam gît à *l'ombre de la mort*. Pendant 50 jours nous nous réjouissons de savoir que le mur de haine qui séparait jadis les hommes est abattu par le Ressuscité, que le Tartare est spolié des âmes qu'il détenait, qu'un pont est désormais jeté sur l'abîme de la mort pour nous donner d'accéder aux doux et puissants rivages de l'éternité. Parce que nous vivons dans le temps, il nous faut du temps pour nous pénétrer de ces vérités, pour qu'elles passent de notre tête à notre cœur, et de notre cœur à tout notre être. Et pour ne pas nous payer de mots, pour que notre détresse soit réelle, afin que notre allégresse le soit aussi, il faut que notre corps participe à ce que veut vivre notre âme. Il faut qu'il persévère dans la pénitence comme plus tard il persévéra dans la joie, afin que notre détresse soit réellement ressentie, de sorte que notre allégresse le soit aussi. S. Benoît a écrit dans sa Règle non pas *vox concordet menti* mais *mens concordet voci* : non pas que la voix s'accorde à l'esprit, comme si l'esprit avait un pouvoir absolu sur le corps et pouvait en faire ce qu'il veut et quand il veut, mais bien plus humblement que l'esprit s'accorde à la voix, au corps.

Notre corps peut ainsi devenir l'éducateur de notre esprit. Quiconque s'est essayé à l'oraison sait bien qu'à certains moments c'est notre pauvre corps qui soutient *l'esprit aux mille pensées*, pour reprendre une expression empruntée au livre de la Sagesse. Mille pensées dont 999 sont nocives, nous font papillonner, nous ramènent à nous-mêmes et finalement nous détournent du Seigneur. Alors que le corps, lui, dès qu'il a été posé sur son banc ou son prie-dieu, y reste. Plus d'une fois, à l'oraison, traversé par les distractions, mon corps m'a rappelé à moi-même, me rappelant ce verset de psaume : *Et moi, j'étais là devant vous, Seigneur, comme une bête*. Présent de corps, mais absent d'esprit. Le corps en prière rappelle alors l'esprit pour qu'il reprenne sa veille. C'est ainsi que le jeûne, lui aussi, permet de vérifier la vérité, l'authenticité, de notre désir de nous unir à l'oblation sacrificielle du Christ, qui est le sens de notre participation à la messe. Car c'est bien de cela dont il s'agit dans notre vie baptismale. Notre adoption filiale, si elle nous divinise *in fine*, nous configure d'abord au Christ dans les jours de sa vie mortelle. Ce que les lectures d'aujourd'hui mettent particulièrement en lumière.

L'évangile a été choisi parce qu'au moment où nous entamons notre marche vers Pâques, Jésus commence sa montée vers Jérusalem, cette montée qui sera la dernière et dont il annonce tout de suite le terme : la Passion. Nous aussi, nous allons participer à la passion du Christ, à son oblation sacrificielle, en faisant de nous-mêmes à Dieu une offrande sainte et agréable. Cela, les disciples ne le comprennent pas : c'est le *leitmotiv* des trois annonces de la passion dans l'évangile. Ils cherchent à se soustraire à l'exigence d'imiter le Maître, pourtant affirmée dès la première, après la confession de foi de S. Pierre à Césarée de Philippe : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix et qu'il me suive* (Lc 9, 23). Les disciples ne peuvent imaginer que celui qu'ils tiennent pour le Messie, à Césarée de Philippe ou sur le Thabor, puisse répondre à leur confession de foi par l'annonce d'une passion qui fait du messie un réprouvé. Ils ne le comprennent pas, ils ne le voient pas, ils sont aveugles.

Aussi aveugles spirituellement que ce mendiant aux portes de Jéricho l'est physiquement. Jéricho, *ville de la nuit*, selon l'étymologie. Tant que le Christ n'a pas encore été glorifié, l'humanité est dans les ténèbres, elle gît encore au pouvoir du Mauvais, car la ville – vieille à l'époque de 6000 ans – était consacrée aux divinités de la nuit, symboles du mal. Et pourtant l'homme, prisonnier des

ténèbres, aspire à la lumière. A Jésus qui lui demande assez bizarrement ce qu'il peut pour lui, l'aveugle répond : *Domine, ut videam. Seigneur, que je voie*. La question de Jésus n'est bizarre qu'en apparence. Jésus sait ce que cet homme désire, mais il veut se l'entendre dire : il veut que l'homme exprime son désir à celui qui peut l'exaucer. En d'autres termes qu'il confesse sa foi avant de recevoir la grâce. C'est la structure même du baptême, où le catéchumène fait profession de foi avant d'être baptisé, ce baptême que dans l'Église primitive on appelait précisément *illumination*. L'homme confesse la messianité de Jésus – *Fils de David, ayez pitié de moi* – et Jésus le guérit. En le guérissant, Jésus confirme qu'il est bien le messie. *Je ramènerai par un bon chemin Israël dispersé et il y aura parmi eux même l'aveugle et le boiteux* prophétisait Jérémie. Jésus porte la prophétie à son dépassement : il ne se contente pas seulement de ramener l'aveugle de la ville de la nuit à celle de la lumière, de Jéricho à Jérusalem, mais il le guérit aussi du mal qui le retenait prisonnier des ténèbres. A la foi encore imparfaite de ce mendiant – c'est celle qui l'accueillera quelques jours plus tard à Jérusalem : *Hosanna au fils de David* – répond la grâce de la guérison, la force de se mettre à la suite du Seigneur et de glorifier Dieu. Car comme le dit une hymne du bréviaire, tirée de notre épître, *major exstat caritas*. La charité dépasse la foi et l'espérance et les accomplit. Par la foi et par l'espérance, le mendiant s'est approché de Jésus pour recevoir de lui une grâce ; par la charité, gratuitement, surabondamment, il se met à sa suite pour glorifier Dieu, déchargé du fardeau de son infirmité, chargé de la croix du témoignage à rendre qui l'identifie au Maître. Ce qui nous tire véritablement des ténèbres du péché, c'est la restauration de notre relation vitale avec Dieu, de cette relation filiale qui nous fait accueillir les torrents impétueux de l'amour de Dieu, d'un amour auquel nous répondons par un amour qui vient de lui et qui se répand sur ceux qu'il nous donne comme frères. Être guéri de la cécité spirituelle, c'est découvrir que Dieu est aimable, souverainement aimable, et qu'à travers le collyre dont la grâce marque nos yeux, le prochain l'est aussi, malgré les apparences...

Demandons à Dieu, au cours de ce carême, un vif accroissement de charité, et d'abord envers nos proches, en famille, en collocation pour les étudiants, à l'école, au bureau ou à l'église, avec nos voisins de banc. Et parce que nous savons que nous sommes faibles, comme nos frères d'Orient, faisons nôtre cette prière de l'aveugle mendiant et répétons-la comme la respiration de notre âme : *Jésus, Fils de Dieu, Sauveur, ayez pitié de moi, pécheur...*